

Du trop de réalité

Annie Le Brun est un esprit insoumis et radical. La parution de ses poèmes, enfin réunis, et la réédition en poche de son essai " Du trop de réalité " nous immerge dans un univers peuplé d'images à l'érotisme noir et de pensées réfractaires à tout compromis.

En 1977, année punk, une jeune femme, Annie Le Brun, noire brindille de jais tranchant jetait une bombe à la face puritaine des néoféministes, Lâchez tout. Auteure d'ouvrages poétiques, réédités aujourd'hui, elle sera alors remarquée par Jean-Jacques Pauvert, qui lui demandera une préface à l'édition des oeuvres complètes de Sade, puis à celles de Raymond Roussel. Fidèle à ses amours, la poésie et l'insoumission, elle continue de porter, envers et contre tous, un regard implacable sur notre époque. Et à écrire, " comme on force une porte ".

Comment êtes-vous allée vers la poésie ?

Très tôt, vers 17 ans, j'ai su qu'il m'était impossible d'entrer dans ce monde-là. " On n'est pas sérieux quand on a 17 ans ", et c'est bien ce que la société ne vous pardonne pas. À 20 ans, j'étais dans un tel état de refus que je ne pouvais envisager de choisir quelque métier que ce soit ni de m'insérer d'une façon ou d'une autre. Je lisais énormément, car j'avais l'impression que certains livres parlaient de ce qui me préoccupait, même si ce n'étaient pas les livres qui se publiaient alors.

Vous ne vous sentiez pas de votre temps ?

Je n'ai jamais eu le sentiment d'appartenir à une génération plus qu'à une autre. Mais les années 60 étaient marquées par un sérieux théorique que je supportais mal. Il s'ensuivait un refus du monde sensible, tant dans le domaine philosophique avec le structuralisme que dans le domaine politique où la radicalité des situationnistes avait tout pour m'attirer. Seulement, ç'eût été accepter l'impasse aberrante qu'ils faisaient sur l'inconscient, et du même coup oblitérer la part la plus agitante de ce que nous sommes, en ignorant délibérément de quelle façon le rêve, le désir ou le langage nous agissent. Aussi, lorsque je suis tombée sur les livres surréalistes, j'ai vu qu'il y avait ou avait eu des personnes qui abordaient ces questions essentielles pour moi.

Quelle est votre définition du surréalisme ?

Je ne crois pas qu'il soit possible de donner une définition acceptable de ce mouvement qui aura été à l'origine des expressions les plus diverses. C'est plus une attitude devant la vie qu'une avant-garde comme on s'applique à le faire croire pour en neutraliser les enjeux qui n'ont rien d'esthétique. C'est une façon d'être au monde qui aura permis à la plupart de ceux qui s'y sont risqués de découvrir l'étrangeté de ce qui leur était le plus singulier. Ainsi quand, dans la liste du *Premier Manifeste du surréalisme*, Breton déclare que " Sade est surréaliste dans le sadisme ", au départ, j'ai pris cela pour une facilité ou une boutade, et puis, à la réflexion, j'y ai vu une clé du surréalisme, qui aura donné à chacun la possibilité de trouver dans sa singularité, tout comme Sade, ce qui le sépare des autres mais aussi ce qui le relie à eux. Si les féministes, déchaînées contre un surréalisme qui exalte l'amour, avaient été moins stupides, elles se seraient rendues compte que plus que nulle part ailleurs un certain nombre de femmes s'y sont exprimées, parce qu'elles y ont trouvé un climat de liberté tel qu'elles ont pu s'aventurer là où elles n'auraient jamais été autrement. Cela tient à une qualité de l'air, un air raréfié où les échanges s'accélèrent, les pensées s'activent.

Comment situez-vous Dada par rapport au surréalisme ?

On ne peut ni les séparer et ni les opposer comme c'est la règle. À l'origine, on retrouve la même fureur face à un monde dont les valeurs s'écroulent avec la boucherie de la guerre 14-18. Ce monde, il était impossible de le prendre au sérieux. C'est toute l'entreprise Dada, mais une fois fait ce constat, il est difficile de continuer, sans s'installer dans une négation qui risque de devenir de plus en plus formelle sinon de se détruire elle-même.

C'est pourquoi on peut dire que le surréalisme commence avec l'enquête de l'un des premiers

numéros de *La Révolution surréaliste* : " Le suicide est-il une solution ? " Si on a l'honnêteté de ne pas prendre la pause de négateur professionnel, c'est en effet la question à laquelle conduit la révolte Dada. Vaché, Cravan, Rigaut... y ont répondu en disparaissant. Mais à partir du moment où vous continuez de vivre, se pose alors la question du sens, d'un sens jamais donné, toujours à inventer. Et telle aura été la quête du surréalisme.

Pourquoi opposer la poésie à la littérature ?

Si la poésie est ce qu'elle m'a semblé être à travers le surréalisme une attitude, une façon d'être au monde, qui n'exclut aucun moyen de perception ni aucune forme d'expression, pour ouvrir l'horizon la littérature s'y oppose comme une activité de spécialistes. En fait, c'est très simple cette opposition, quand Rimbaud déclare : " *La main à plume vaut la main à charrue. - Quel siècle à mains ! - Je n'aurai jamais ma main* ", il dit l'impossibilité de faire métier de ce qui est ouverture sur l'être.

La poésie ne se mesure pas à la production des textes. Dans les régimes totalitaires, les poètes auront été surtout ceux qui se sont tus, qui n'ont pas voulu participer. Aujourd'hui, à voir la pléthore de productions poético-littéraires, on peut se demander si la réticence, le silence ne sont pas plus intéressants. L'expérience des limites, la poésie blanche et l'impossibilité de dire qui vous permettent d'écrire 300 pages, c'est ça le nouveau conformisme, l'académisme de ce temps. On vit une époque formidable où les limites sont au devant de la scène comme toute cette subversion subventionnée devenue le fait des littérateurs professionnels.

Pourquoi publier de la poésie aujourd'hui ?

Je n'ai pas pensé que je publiais " de la poésie ". Mais ce n'est pas par hasard que je reprends au début du livre ce que j'avais écrit il y a presque quarante ans : " Je n'ai rien à dire et encore moins quelque chose à dire ". C'est toujours vrai parce que je ne sais pas, je ne veux pas savoir où je vais. Ainsi m'a-t-il été reproché d'avoir abandonné la poésie pour passer à une réflexion critique. En fait, je change seulement de registre. À un moment, je me suis sentie obligée d'essayer de comprendre ce qu'on était en train de vivre. Comme si, pour échapper au malheur de ce temps, il fallait tenter de le penser. Avec le recul, je me suis rendu compte que, de loin en loin, je n'avais jamais arrêté d'écrire des choses plus lyriques. Du coup, j'ai voulu voir les formes successives prises en contrepoint par cette ombre qui n'a pas fini de m'accompagner.

Qu'est-ce que le lyrisme ?

Difficile d'en parler quand les poètes subventionnés s'en réclament pour employer leur souffle court à exalter les plus dérisoires jouissances du quotidien, et, quand, pour les esprits forts qui tiennent le haut du pavé intellectuel, le lyrisme est la chose la plus mal portée qui soit, comme la vieillesse définitive dont il faut se défaire.

Le fait est que les uns et les autres se trompent pareillement à y voir une esthétisation du réel. Le lyrisme est, au contraire, lié à la plus violente conscience de la disparition. C'est d'abord une façon de voir la beauté en transparence sur ce qui la menace. C'est à la fois le jaillissement premier de la poésie et le refus instinctif de tout ce qui l'entrave. La détermination actuelle de se priver de cette énergie transfigurante en dit long sur la médiocrité de l'époque. Nous n'avons rien d'autre à opposer à la mort. Car si le lyrisme est toujours le développement d'une protestation, comme on l'a justement dit, il est aussi un stupéfiant rempart passionnel qui protège ce qui vit en l'exaltant.

Dans *La Traversée du livre*, Pauvert parle de sa révélation à lire vos pages sur Sade. Quelle fut cette aventure éditoriale ?

J'ai rencontré J.-J. Pauvert en 1977 à la suite d'une émission de télévision à propos de mon livre *Lâchez tout*, une violente critique du néoféminisme. J'y suis essentiellement intervenue contre la censure, puisque, selon ces dames, Nietzsche, Sade, Miller... devaient être censurés au plus vite. Pauvert a vu cette émission où j'ai demandé " Qu'est-ce qu'un mouvement de libération, qui commence par censurer ? " Il m'a fait signe. J'en ai été très touchée car la plupart des livres qui m'importaient, c'est lui qui les avait publiés ou republiés.

Depuis lors, on n'a pas cessé de travailler ensemble. Il a d'abord publié mon essai sur le roman

noir *Les Châteaux de la subversion*. Puis il m'a demandé de faire une préface à la republication des oeuvres complètes de Sade. J'ai accepté sans réfléchir, partant pour un étrange voyage dans les eaux profondes de la question amoureuse. Ce qui ne s'est pas arrangé quand il m'a demandé une postface pour *Le Surmâle* de Jarry, un des plus grands livres que je connaisse. De son côté, J.-J. Pauvert a fait un travail extraordinaire avec *l'Anthologie historique des lectures érotiques*. Un monument posant la question du rapport de la chose écrite au désir pour établir combien cette question est liée au temps, mais aussi que ce qui est érotique, c'est moins le texte lui-même que la lecture qu'on en fait. Cette anthologie, c'est une histoire du trouble. Seul Pauvert pouvait la faire parce qu'il est sûrement un des plus grands lecteurs du XXe siècle. Avec à la fois cette rare intelligence sensible et l'étonnant courage intellectuel qui va de pair d'avoir raison contre tous.

Sade, Roussel, Jarry, Cravan... qu'est-ce qui rassemble ces figures qui peuplent vos écrits ?

Ce sont des personnages qui consciemment ont tout risqué pour aller au devant de leurs rêves ou de leurs fantômes et s'aventurent à découvert dans des paysages inconnus. Ils n'ont jamais prétendu faire le bien de qui que ce soit. Du coup, l'air en est plus léger... D'où la déférence extrême que je leur porte.

Vous faites essentiellement référence à des auteurs morts. Ces expériences sont-elles impossibles aujourd'hui ?

Ce n'est pas impossible mais je n'ai pas vu grand-chose qui m'ait bouleversée. Il y a sûrement des êtres qui sont ailleurs mais tout paraît fait pour qu'on le sache encore moins qu'avant. Étant donné la mise en réseau du monde actuel, comment pourraient s'y manifester des êtres qui sont en dehors, en rupture ? À la place, on nous vend des ersatz de révolte qu'on peut acheter à tous les prix : une révolte pour les pauvres avec le rap, une autre pour la moyenne bourgeoisie ciblée entre jeune cadre et publicitaire... Il y a un véritable marché de la révolte : un dictionnaire du *Siècle rebelle* chez Larousse, un parfum... Un livre qui a sa place dans ce marché, c'est *Lipstick Traces* de Greil Marcus, où, situationnisme aidant, Dada est déclaré l'ancêtre des punks. C'est tellement approximatif qu'on est à la limite de la déformation, voire de la désinformation sur l'époque. C'est un produit exemplaire de la pensée pré-mâchée qui fait fureur mais qui sert en l'occurrence à camoufler le tragique du massacre de la révolte punk, sur laquelle il faudra revenir. Mais on peut déjà voir dans ce livre combien, pour l'oublier, y aident l'aplatissement de toute perspective historique et la neutralisation de la dimension sensible qui déterminent aujourd'hui le formatage de tous les produits culturels. Voilà un peu de révolte, emballage tendance, qu'on peut acheter en kit pour les fêtes de fin d'année.

C'est une illustration de l'analyse critique que j'avais faite, il y a maintenant quatre ans, avec *Du trop de réalité* qui reparaît aujourd'hui. Malheureusement, rien n'est venu infirmer le triste tableau que j'y faisais de ce temps.

Propos recueillis par Katrine Dupérou

Appel à la désertion

Entretien avec Annie Lebrun

Attention ! L'ingestion de l'entretien qui suit peut provoquer des lésions mentales irréversibles. Annie Lebrun, écrivain et philosophe, auteur de plusieurs essais remarquables et de pamphlets sur l'embrigadement féministe, a répondu à nos questions. Sa conception intransigeante de la liberté et le sens de la révolte qui l'anime en font l'un des rares esprits qui oxygènent une époque asphyxiante. Discussion avec une insoumise qui trempe sa plume dans une encre noire comme un ciel d'orage.

Immédiatement : En 1977, dans Lâchez tout, vous preniez violemment à parti les groupes

féministes en montrant que le désir de pouvoir avait été le moteur de leur engagement et de leur succès. En 1990, dans Vagit-prop vous aviez vu dans le courant néo-féministe une même logique identitaire et de pouvoir. Dix ans après, quel regard portez-vous sur les discours dits « féministes » ?

Annie Lebrun : C'est un air déjà connu. Car si les actuelles néo-féministes paraissent dire des choses contradictoires avec celles avancées il y a vingt ans, leur fonctionnement idéologique est tout aussi consternant. Il s'agit toujours du discours du même, où l'identité est affirmée au détriment de l'individualité, de sorte que le groupe doit prévaloir sur toute autre forme d'existence. Avec bien sûr, derrière cela, la volonté d'occuper des positions de pouvoir.

Les féministes comme Simone de Beauvoir ou Elisabeth Badinter ont-elle trahi ce qu'était l'engagement d'une Louise Michel ou d'une Flora Tristan ? Ou bien pensez-vous que, dès l'origine, la revendication identitaire des militantes féministes les condamnait à cette revendication de pouvoir ?

J'ai admiré chez les premières féministes leur refus d'une obligation d'être, leur désertion du rôle. Et je ne peux qu'être pour semblable « affirmation négative » combattant toute identité imposée qui bride l'individu. Or ce que je déplore aujourd'hui, dans tous les mouvements identitaires mais surtout chez les féministes, c'est une attitude inverse. Comme si, à un moment, le refus d'obligation d'être devait se transformer en une nouvelle identité qui devient une autre obligation d'être. Là est le danger de toute revendication identitaire toujours en proie d'être relayée par un désir d'insertion sinon de pouvoir. Quant à la liberté des femmes, elle n'a aucun sens si elle n'est pas posée dans la perspective de la liberté de tous.

Comment expliquez-vous ce basculement d'une revendication de « ne pas être » à une revendication « d'être » et de se faire reconnaître comme telle ?

C'est très inconfortable de désertir les rôles. Si dans la lutte, il vous est proposé un moyen de vous mettre à l'abri derrière une identité qui vous donne l'impression de ne plus être seul à affronter le monde, c'est très tentant. Indépendamment du désir de pouvoir, il est réconfortant de se reconnaître au sein d'un groupe. Tous les groupes sont une protection contre le reste du monde.

Vous mettez en avant une tendance humaine à se soulager d'une certaine inquiétude par la conformation à des identités et rôles bien définis. Dans le même temps, ne pensez-vous pas que nous devons prendre en compte un moment historique particulier, celui d'une société qui ne demande qu'à intégrer les individus ?

C'est la rencontre de ces deux dynamiques qui rend la situation actuelle particulièrement inquiétante. Un des principes du monde qui nous est imposé est l'inclusion, ce qui n'existait pas auparavant. Cette nouvelle forme de servitude volontaire est ce que j'appelle la « différence intégrée ». Vous êtes différent, parfait. On vous reconnaît comme tel. Mais cette reconnaissance équivaut à la mise en place d'un cordon de sécurité, puisqu'elle suppose la suspension de toute critique. Sans doute, au cours du siècle passé, trop d'intellectuels en sont-ils venus à accepter l'idéologie qu'ils prétendaient combattre. Même si ce fut, trop souvent, pour des raisons peu reluisantes, fatigue, désir d'être reconnu, crainte d'une situation précaire - et dans bien des cas, cela reste une énigme -, les uns et les autres ont cédé à une société qui leur était hostile, alors que le propre de la nôtre est au contraire de faire l'économie de tout affrontement, instaurant une véritable banalisation de la servitude.

Vous êtes dans une position très nietzschéenne finalement. Lui, son immense fatigue, il l'a réglée par le choix de la folie. Ses dernières lettres à Turin nous montrent une expérience de la modernité des plus radicales. Il a accepté de se brûler. Les risques propres aux positions radicales, très peu de gens peuvent les tenir. Ne serait-ce pas un engagement

d'élite ?

Le mot élite ne me plaît pas plus que celui d'engagement. Il s'agit en fait d'une lutte à mort avec quelque chose qui veut vous vaincre. Je n'admire que les êtres habités par cette volonté intransigeante de ne pas se rendre, par exemple le peintre surréaliste tchèque Toyen. Elle quitte sa famille à Prague à l'âge de 17 ans, en 1919, rejoint les milieux anarchistes, est à l'origine avec Styrsky et Teige du surréalisme en Tchécoslovaquie, où elle fait venir Breton et Éluard en 1935. Elle traverse les cinq années de guerre en cachant dans son appartement le jeune poète juif Heisler, puis à la libération, elle s'oppose aux stalinien. Du coup, elle est obligée de s'exiler à Paris, devient apatride en 1948 vivant très difficilement, non sans avoir rompu avec ses amis devenus stalinien, dont Éluard. A la suite de quoi, il est peut-être inutile de se demander pourquoi Toyen est restée méconnue. Pourtant, elle n'a jamais cédé. Avec André Breton et Benjamin Péret, elle est pour moi un des rares exemples de ceux qui au XXe siècle n'ont pas failli.

Dans votre écriture de la subversion, Breton et le surréalisme semblent représenter un levier de résistance contre les temps que nous vivons. Est-ce que là n'est pas votre panthéon personnel, votre ancrage dans un passé et une tradition littéraire ?

Cela a eu une importance considérable pour moi. Dans les sinistres années 60 j'avais 16-17 ans et je me sentais au moins aussi loin qu'aujourd'hui du monde qu'on me proposait. Maintenant tous parlent de cette époque de façon émerveillée, alors qu'elle se caractérisait par la fausseté d'un esprit petit-bourgeois voulant se donner des allures modernistes. Dans la famine et le dénuement intellectuels qui étaient alors les miens, la rencontre avec certains livres surréalistes fut un choc. Quand j'ai trouvé dans ma province un exemplaire de l'Anthologie de l'humour noir d'André Breton, je l'ai recopié à la main. Voilà que Jarry, Cros, Sade, Lacenaire, Swift, Cravan..., posaient les questions, à mes yeux, essentielles sur le désir, le sens, la pensée..., tout en les réinventant pour leur propre compte, alors que les penseurs du moment, les Sartre-Beauvoir et compagnie, ne savaient qu'enfermer une génération entière dans le misérabilisme de leur pensée de petits fonctionnaires. Avec les surréalistes on respirait, ne fût-ce qu'à découvrir la multiplicité des horizons qu'aura ouvert cette tentative unique au XXe siècle de penser tout l'homme.

Ces horizons, comment les caractérisez-vous ?

Dans le premier Manifeste du surréalisme, Breton affirme : « Sade est surréaliste dans le sadisme », définissant très précisément le génie de Sade dans sa folle tentative de repenser le monde à partir de sa singularité. En fait, il suggère là ce qui aura fait la richesse du projet surréaliste, plus exactement de la constellation surréaliste permettant aux êtres qu'elle a rassemblés d'exprimer la singularité de leur rapport au monde. Et c'est bien pourquoi il n'y pas de style surréaliste. L'important étant que des hommes et des femmes affirment, en dehors de tout critère artistique, ce qui les différencie absolument. Voilà ce qu'on essaye d'occulter en faisant du surréalisme une avant-garde comme une autre. Alors que son prix sans prix aura été d'offrir à chacun la possibilité de trouver en lui la source du grand refus à ce qui est donné pour acquis.

Par le terme de constellation vous touchez ici à quelque chose entre le singulier et le collectif. On admet communément que dans l'ordre de la subversion, seul le collectif est à même de peser sur le réel. Vous qui récusez toute affiliation, nous ne vous voyons pourtant pas sans lien... Quel rapport tissez-vous entre l'individu et le groupe ?

Cette question est certainement l'une des plus révolutionnaires aujourd'hui. C'est là que le nombre rattrape l'unique et fait un nœud encore plus difficile à dénouer depuis que la question de l'identité ne cesse d'altérer la relation à l'autre sur le modèle du même. Le fait est qu'à l'exception de certaines expériences libertaires la plupart des groupes révolutionnaires se sont constitués au détriment de l'individualité de leurs membres. C'était presque le pacte : l'efficacité

au prix de la perte de l'individualité. Et l'histoire du XXe siècle nous a assez montré jusqu'à quelles extrémités criminelles cela pouvait aller. En fait, c'est seulement dans une perspective qui reconnaît la dimension sensible que le sacrifice de l'individualité peut être évité. Car enfin, au nom de quelle rationalité allez-vous justifier l'aberration de l'individualité ? En revanche, si le monde sensible existe comme tel, rien ne permet de réduire votre individualité. À cette lumière, tout fonctionnement collectif qui n'en tient pas compte devient irrecevable. Dans le fond, il s'agit encore et toujours de la question « comment vivre », qui fut aussi posée par le romantisme allemand avec l'intensité que l'on sait et qui y a répondu avec l'idée des affinités électives. Tout d'un coup, des êtres se rejoignent, en dehors de toute convention sociale, parce qu'entre eux se révèlent puis se tissent des liens qui les font participer d'une vie toute autre.

Il a souvent été reproché à Breton d'être un maître. Une « constellation » peut-elle se survivre sans aucun discours d'ordre, sans aucun principe de maîtrise ?

C'est le grand problème. Sans doute y a-t-il, chez tout être qui refuse de s'en tenir à ce qui est, un désir d'avoir prise sur le monde qui explique le rapprochement des surréalistes avec le parti communiste à la fin des années 1920. Le surréalisme a connu un balancement continu entre des grandes échappées, des embrasements lyriques, et des tentatives d'efficacité beaucoup moins exaltantes. Reste que de tels groupes reposent sur les relations passionnelles de ses membres, leurs équilibres sont extrêmement fragiles, au risque de devoir parfois être rétablis par un discours d'ordre. On peut le déplorer mais c'est comme pour le phénomène amoureux. Tant que tout se passe bien, le monde n'a pas prise sur vous, l'intensité de ce que vous vivez vous rend inatteignable. Dans *La Route de SanRomano*, Breton dit : « La route de l'aventure mentale monte à pic, une halte, elle s'embroussaille aussitôt. » Le malheur est que trop souvent le recours au principe de maîtrise est à l'origine de ce genre de halte. De toute façon, chacun peut le constater : toute véritable avancée réveille des forces pour la faire reculer. Il n'en reste pas moins que si l'intensité passionnelle en vient à prendre une ampleur collective, c'est extrêmement dangereux pour l'ordre du monde. C'est ce qui s'est passé à certains moments dans le surréalisme.

On trouve chez les surréalistes une tentation de la table rase. Or, en ce début de siècle, on constate un nihilisme très violent de la marchandise. Est-ce qu'il n'y a pas eu une immonde récupération du surréalisme dans ce qu'il y a de plus bas et violent aujourd'hui ? Faire table rase de toute généalogie imaginaire, n'est ce pas le mode privilégié de l'asservissement au monde de la technique et de la marchandise ?

C'est certain. A ceci près que je n'aime pas le mot « récupération », « inclusion » me paraît plus juste. C'est pourquoi j'ai prêté beaucoup d'attention au *Nouvel esprit du capitalisme* de Luc Boltanski et Eve Chiappello, qui y exposent comment beaucoup d'éléments venant du surréalisme, plus encore des situationnistes, servent aujourd'hui à la domination. C'est une nouveauté de poids dont il est impossible de ne pas tenir compte. Mais pour revenir à l'idée de table rase chez les surréalistes, le contexte historique est très important : il est évident qu'au moment où ceux-ci affirmaient leur désir d'en finir avec le monde occidental et sa culture, des sommets de ridicule et d'hypocrisie venaient d'être atteints avec la guerre de 1914. En affirmant « Nous n'avons pas de talent », eux qui en avaient plus que quiconque, voulaient prendre la plus grande distance avec la non-pensée artistique qui avait servi à couvrir une société s'étant révélée indéfendable. Le problème est que ce genre de proposition est aujourd'hui retournée pour justifier l'inculture et l'incapacité de gens qui, sous prétexte de « créativité », ne cherchent qu'à occuper le terrain. Dans le même temps, cette exaltation de l'ignorance fait prospérer une nouvelle génération cynique de publicitaires ou de « plasticiens » qui ont bien compris quel parti ils peuvent en tirer pour vivre confortablement. Faute de créer quoi que ce soit, cette nomenclature impose une expression essentiellement pléonastique. Et on peut reprocher aux discours radicaux, y compris ceux des situationnistes, ou même d'un Gilles Châtelet, de n'avoir

pas vu de quelle « dé-métaphorisation » générale s'accompagnait cette situation en conduisant à une perte du sensible, dont ni les uns ni les autres n'avaient cru utile de se soucier.

Dans Du trop de réalité, vous faites progresser votre propos par l'analogie. La forme du langage n'engage-t-elle pas la pensée ?

De reposer sur l'appréhension sensible, l'analogie est le mode dépensée qui me convient le mieux. Mais d'être, de ce fait, aussi imprévisible qu'incontrôlable, elle est frappée d'inexistence par les professionnels de la pensée pour qui ce n'est pas sérieux de s'en remettre à ce genre de démarche intuitive. Étrangement, l'écho rencontré par "Du trop de réalité" laisse supposer qu'un certain nombre de gens pensent le contraire. Pour moi, Novalis est beaucoup plus important que Hegel, car il est sans doute le seul à oser penser la totalité en dehors de la maîtrise. De lui, on ne retient que la notion de « fragment », sans voir que c'est le point de départ d'une stratégie de la non-maîtrise, si je puis dire, pour appréhender le tout. Il s'agit en fait d'une démarche essentiellement poétique où la totalité ne se découvre que dans le mouvement analogique qui relie et délie les fragments. Il n'est que de voir l'absence de prétention de la revue Athenaeum dans laquelle lui et ses amis se retrouvèrent entre 1798 et 1800 pour mettre la pensée en demeure de répondre à la vie sensible. Cette forme-là engage aussi la pensée car l'analogie se confond avec une quête du devenir de la forme. Que la trajectoire de ce petit groupe ait été aussi fulgurante explique que ce feu continue d'exister.

Cette idée d'un petit groupe, « entretenant le feu », ne nous ramène-t-elle pas encore à l'idée d'une aristocratie ?

Oui, mais une aristocratie au sens premier, qui n'a aucun fondement, aucune légitimité et ne peut prétendre à la durée. Seuls quelques-uns sont capables d'entretenir ce feu. Mais cela peut être n'importe qui, une poignée d'individus qui, à un moment donné, font en sorte que l'horizon ne se referme pas, maintient une force d'ébranlement. Regardez Nietzsche, il n'y a pas de démarche plus singulière que la sienne mais par ce feu-là, il continue d'éclairer pour nous bien des choses. Quand quelqu'un s'échappe de la représentation sociale, il nous permet de voir que l'homme est toujours beaucoup plus que ce que la société voudrait qu'il soit. Dans ces cas-là, c'est Apollinaire qui a raison : « Perdre, mais perdre vraiment pour laisser place à la trouvaille ». Ceci dit sans oublier la terrible force d'inclusion de ce monde, réintégrant la folie après empaillage culturel. Voyez comme Rimbaud, Nietzsche, Artaud, sont sanctifiés, dans la mesure même où leurs exemples font voir, sans même qu'on le dise, où mène ce genre de révolte.

Le spectacle de la folie nous serait exhibé, dissuadant de toute dissidence ?

Oui et de façon très habile. On pourrait ici parler d'inclusion par exclusion. D'autant que les choses se compliquent quand on est vivant et qu'on ne veut pas devenir fou. Car si l'asile était la meilleure arme des régimes totalitaires après les camps, nos sociétés ont tôt fait de vous enfermer dans une sorte de paranoïa pour peu que vous les considériez d'un œil critique. En ce sens, Benjamin Péret avait prévu le piège de cette nouvelle escroquerie au poète maudit en déclarant que c'est désormais au poète de maudire le monde. Position, on l'imagine, des plus difficiles à tenir dans des sociétés où la servitude volontaire est devenue la chose la mieux partagée du monde, incitant chacun à jouer son rôle, fût-ce celui du rebelle de service. Néanmoins, à propos de la folie et pour être moins dramatique, je voudrais rappeler, pensant à Jarry ou à Sade, quelle extraordinaire arme de santé constitue l'humour.

Alors, comment échapper à l'inclusion et conserver une parole dérangeante ?

Je suis toujours restée aussi loin que possible du système. Je n'ai jamais eu de métier réel, j'ai fait des petits travaux. C'est bien sûr un choix personnel qui suppose quelques acrobaties et qu'on ne peut réclamer de personne d'autre. De toute façon, je ne sais pas comment j'aurais pu

vivre autrement, même si c'est au prix d'une certaine précarité. Car le fait est qu'on ne vous paye jamais pour être libre. Ainsi me paraît-il difficile d'avoir un rapport critique à ce monde, tout en étant rétribué pour y exercer un certain pouvoir. C'est aujourd'hui malheureusement autant le cas des intellectuels majoritairement universitaires que celui des artistes cherchant de plus en plus à être subventionnés. Du coup, il ne faut pas s'étonner que les intellectuels, à quelques exceptions près, aient de moins en moins de scrupules à se faire les justificateurs de ce qui est, quand les artistes se laissent réduire au rôle d'animateurs culturels. Il n'y a pas d'un côté la vie et de l'autre la pensée ou l'art. Telle est pour moi l'inconséquence majeure à l'origine de l'actuel triomphe de l'insignifiance. D'autant que, même s'il est difficile d'échapper à l'actuel quadrillage du monde intellectuel et sensible, rien ne peut s'inventer dans les enclos du pouvoir.

Votre propos donne envie d'avancer une opposition Sade-Laclos, comme pour distinguer un certain libertinage propre à nos sociétés de maîtrise de la radicalité de Sade. Pourtant, depuis le triomphe il y a trente ans de ce que Gilles Châtelet appelait le «libéral-libertinage», l'usage révolté de Sade ne semble plus exister...

Devant une pensée aussi forte que celle de Sade, la plupart des lecteurs ont besoin de médiateurs. Si ce furent autrefois Bataille, Blanchot ou Paulhan, aujourd'hui c'est trop souvent Sollers qui joue l'entremetteur, ramenant les choses à son niveau pour tout mélanger, Sade, Casanova, Vivant Denon... Et cela implicitement au nom de ce «libéral-libertinage», justement épinglé par Gilles Châtelet. Reste Laclos dont la lecture politique dans les années cinquante, replaçant le personnage libertin dans la dialectique du maître et de l'esclave, a tiré la lecture de Sade dans la même direction, plus exactement dans une direction hégélienne qui est, je crois, à l'origine de la neutralisation de Sade que vous évoquez.

De toute façon, on peut parallèlement remarquer une sorte de mise à l'ombre de Laclos dont la rigueur ne convient guère à notre époque : la pureté de l'objet mathématique que constituent "Les Liaisons dangereuses" n'a pas sa place dans le bric-à-brac post moderne. Pourtant, la contrepartie de cette pureté est que Laclos fait l'impassable sur le corps. Alors que la radicalité de Sade est de nous faire découvrir qu'il n'y a pas d'idée sans corps et pas de corps sans idée. Dans cette perspective, la notion même de maîtrise perd tout fondement. C'est cela qui est intolérable chez lui et qui est occulté. A fortiori quand la conséquence en est de vous débarrasser de la plupart de vos idées, ce qui n'est pas très confortable. Les idées sont comme de petits meubles autour de soi. Et voilà que Sade démolit le mobilier, puis la maison toute entière, pour vous laisser, absolument seul, affronter le monde. Un monde méchant, celui d'une nature incontrôlable dont le spectacle qu'il donne incite à se demander si ses excès n'ont pas leur équivalent dans les passions qui nous agitent. Autrement dit, à se demander quelle pensée tient devant un volcan mais aussi quelle tête tient devant le désir.

C'est à cette violence, autant en nous qu'au dehors de nous, que Sade nous confronte. Et, fût-ce au risque de l'anéantissement, c'est à partir d'elle qu'il fonde son athéisme dont la hauteur de vue et l'envergure métaphysique ne sont pas sans rappeler le pari de Pascal.

Qu'est-ce qui fait que Sade peut échapper au cynisme du libéral-libertinage ?

Parce que sa démarche est essentiellement poétique, c'est-à-dire essentiellement morale, au sens où pour lui la fin est indissociable des moyens. Et c'est sans doute pourquoi les poètes sont ceux qui ont le mieux parlé de lui, qu'il s'agisse d'Apollinaire, de Breton, de Desnos..., les uns et les autres retrouvant d'instinct, si je puis dire, ce principe aussi bien moral qu'esthétique qu'illustre toute poésie véritable où la question du fond et de la forme devient nulle et non avenue. En revanche, intellectuels et philosophes se trompent en cherchant tous à réduire la pensée de Sade à un système, alors qu'elle ne cesse de se déployer comme une façon de penser. Ce qui est tout à fait différent. Ainsi en arrive-t-il à penser l'univers sans l'homme, en avançant par exemple que sa disparition de l'univers n'aurait pas plus d'importance que la disparition des fourmis. On peut imaginer que ce genre de rêverie n'est pas d'une grande utilité

pour le cynisme du « libéral-libertinage » et ses spéculations toujours intéressées.

Il y a chez vous la lecture de Sade comme tenant de l'athéisme intégral. Sade ne refonde-t-il pas là un pôle d'absolu sous une forme négative ? Il y a un renvoi à une expérience de l'ordre de la transcendance, d'une part non humaine de l'homme, une expérience de vie scandaleuse, très étrangère à l'époque.

Je pense même que Sade est le seul véritable athée conséquent qui ait jamais existé, avec l'extrême courage que cela implique de sans cesse côtoyer le néant. De là, ma fascination pour cette pensée que rien n'arrête. Fascination d'ailleurs proportionnelle à mon incompréhension de toute idée de transcendance. J'y suis même réfractaire, ne pouvant concevoir l'absolu que sous cette forme négative dont vous parlez. D'autant que, pour moi, l'homme commence seulement à être quand il tend à être tout ce qu'il n'est pas. À cet égard, le génie de Sade est d'avoir découvert cette puissance de négation dans la dynamique commune de l'imaginaire et du désir, l'un et l'autre se relayant dans un principe d'excès, aussi naturel que a-naturel. La grandeur de Juliette est justement de vouloir doubler la nature, dans tous les sens du terme. Jusqu'à découvrir la forme comme réponse à la question de la fin et des moyens. Inutile de préciser que cette invention d'une liberté toujours en quête de ses formes est par essence étrangère à notre temps de servitude volontaire.

Que pensez vous de l'actuelle alliance entre les « nouvelles radicalités » et un certain courant intellectuel, proche de Deleuze et de Foucault ?

C'est parce que les dernières critiques radicales - et je pense surtout au situationnisme - ont fait l'impasse sur la vie sensible, sans parler de leur ignorance pure et simple de l'inconscient, que ces « nouvelles radicalités » se tournent vers Deleuze et de Foucault qui ont au moins tenu compte de l'apport psychanalytique.

Il n'en est pas moins vrai que l'un et l'autre restent, pour moi, des penseurs institutionnels, par la place qu'ils ont choisi d'occuper. Et cela vaut plus encore pour Foucault qui, quoi qu'on en dise, incarne à mes yeux le penseur de l'inclusion. J'en veux d'abord pour preuve la façon très habile dont il a, par exemple, instrumentalisé Sade ou Roussel, à la seule fin de les réduire à des exemples susceptibles d'illustrer sa théorie, mais non sans prétendre donner la clef de ces auteurs difficiles, alors même qu'il se fourvoyait sur le sens profond de la démarche de l'un et de l'autre.

Par ailleurs, je ne peux que constater combien la mort du sujet dont il s'est tant réclamé convient à la société connexionniste en train de s'imposer où, comme dans sa philosophie, les êtres ne sont plus que des carrefours de flux. De la même façon, comment ne pas être frappé que la structure du rhizome, tant vantée par Deleuze et Guattari, se confonde si bien avec celle aujourd'hui dominante du réseau. Aussi, que les « nouvelles radicalités » se rapprochent de ces penseurs me semble être une triste illustration de ce que j'appelle la « rationalité de l'incohérence », engendrant de nouvelles formes d'ignorance.

Ignorance... Le terme est-il encore adapté ? Au fond les têtes n'ont peut-être jamais été aussi pleines. On a plutôt l'impression d'être en face d'une entreprise de désensibilisation...

Oui, nous sommes face à une désensibilisation par gavage, avec l'anéantissement de tout esprit critique qui va de pair. Le voilà ce libertinage culturel qui est désormais l'apanage de l'esprit fort d'aujourd'hui, de l'homme connexionniste, dont la qualité essentielle est de pouvoir passer d'une chose à l'autre sans jamais s'investir véritablement. À cette mobilisation par désensibilisation systématique, ne serait-il pas temps d'opposer une désertion visant à repassionner la vie ?

Propos recueillis par Marine Boisson et Jean Védrières

Annie le Brun

Je vous propose pour commencer d'explorer les symptômes de cette crise de partir d'un domaine sur lequel vous êtes, en tant qu'écrivain et poète, particulièrement sensible : celui du langage, de son évolution. Un langage qui se développe, dites-vous, en continuel «déli de réalité»... Est-ce qu'on peut prendre quelques exemples...

En fait, cela renvoie à un phénomène qui débute avec les années soixante mais qui, depuis lors, a pris des proportions exorbitantes. L'extraordinaire est qu'on semble ne pas s'en être rendu compte. Car il s'agit de la progressive mise en place d'un langage de la technicité que son apparente objectivité aura réussi à imposer dans à peu près tous les domaines.

Ainsi en est-on venu à parler de «la bombe propre», des «frappes chirurgicales» en passant par les «sans-papiers», et puis maintenant on en est à «la croissance zéro». Mieux, la crise nous a amenés à parler d'une «croissance négative» qui n'a choqué personne. Au point que la fonction de ce langage semble être d'interdire la contradiction, grâce à de telles formules, assez bien frappées pour être reprises par tout le monde, et, par là-même, ritualisées de sorte à paraître incontestables.

Pourquoi ? Parce qu'elles contiennent à la fois une chose et son contraire ?

Non seulement elles contiennent une chose et son contraire mais elles en consacrent la confusion, en provoquant une sorte de sidération. Avec un effet anesthésiant qui permet de faire tout avaler. Il est remarquable que la crise a fait se multiplier ce genre de discours jusqu'à développer leur contradiction consensuelle en évidence hypnotisante.

C'est un symptôme de quoi ?

Du fait qu'on a de moins en moins prise sur ce qui est. Non seulement parce que les moyens de le dire nous font de plus en plus défaut – le langage étant à la fois le reflet et l'instrument- de cette hypnotisation générale. Mais parce que, du même coup, le langage fait écran pour nous empêcher de voir l'essentiel, à savoir que tout se tient.

Par exemple, que cette crise financière est l'équivalent dans le domaine économique de ce qu'a été la vache folle dans le domaine alimentaire, de ce qu'a été l'affaire du sang contaminé dans le domaine de la santé...

C'est-à-dire ?

C'est-à-dire qu'on se trouve devant des systèmes qui commencent à fonctionner tout seuls, ne renvoyant plus qu'à eux-mêmes. Jusqu'au moment où tout contrôle s'avère impossible, à la fois faute de pouvoir décrire ce qui se passe et d'en prévoir les conséquences. De sorte à perdre complètement de vue ce qu'on a mis en branle. Et c'est très grave puisqu'en fin de compte on ne sait plus ce qu'on fait, jusqu'à y perdre la conscience d'une relation entre la cause et l'effet.

"RÊVE GÉNÉRALE"

Les conditions de possibilité de penser, y compris cette crise, sont ainsi dégradées...

Oui. D'ailleurs, Il y a très peu de personnes, même parmi les intellectuels, qui semblent en être conscientes, malgré la multiplication des discours critiques. Car, la plupart du temps, il s'agit de critiques spécialisées, qui n'abordent qu'un seul aspect de la situation, alors, comme je l'ai déjà dit, que tout se tient. Et c'est justement ça qu'on ne veut pas voir, cette sorte de cohérence dans l'inconséquence.

Tout se tient, c'est-à-dire ? Le «tout», qu'est-ce que vous mettez dedans ?

Le tout, c'est qu'il y a une sorte d'équivalence dans le désastre. Au relookage des villes en

centre commercial généralisé correspond le bodybuilding, la chirurgie esthétique. Au crabe reconstitué, à toute cette nourriture trafiquée dont l'industrie alimentaire essaye de nous gaver, correspond la nourriture intellectuelle et artistique d'aussi mauvaise qualité que les multiples instances culturelles essayent de nous faire ingurgiter. De telle sorte que les conditions sont en place pour qu'on avale aussi bien la mauvaise nourriture que les plus déficientes pensées, avec la même absence de discernement...

Alors évidemment la question qui se pose est de savoir s'il y a quelqu'un qui pilote cette opération ?

Ce serait trop facile de penser qu'il y a quelqu'un qui tirerait les fils d'un complot de cette ampleur. Mais ce qui peut en donner l'impression, c'est qu'il semble y avoir de moins en moins d'individus à s'opposer au tour que prennent les choses et que tout semble fait pour laisser à penser que c'est impossible.

Pouvez-vous nous dire sur quels leviers agir pour réagir ?

Le malheur est que les êtres paraissent de plus en plus démunis devant ce qu'il leur arrive, en raison précisément de cette invasion de la langue technique, jusque dans leur vie intérieure. Et comment ne se sentiraient-ils pas perdus, à se trouver de plus en plus dépossédés du langage susceptible de rendre compte de leur singularité comme de leur affectivité ?

C'est sans doute ce qui les conduit à accepter tous les ersatz de communication. À commencer par ce que propose Internet, sous forme du lien cliquable en train de devenir la norme relationnelle. Tout se passant comme si ce monde trouvait sa raison d'être à produire à profusion de quoi combler l'absence- de communication qu'il ne cesse de provoquer.

En ce sens, le mérite d'Internet est de remplacer avantageusement tout contact par ce qui équivaut à une aliénation de proximité. Avec l'effacement du corps que cela suppose et l'effondrement sensible qui s'ensuit.

Pourtant, lors des manifestations qui se sont déroulées depuis le début de la crise, on n'a guère relevé le fait que beaucoup de gens arboraient une sorte de papillon sur lequel était écrit «Rêve générale», avec en petit la signature «Utopistes debout». C'est peut-être un détail mais qui me paraît extrêmement important car quelque chose s'inscrivait là en discordance avec la plupart des revendications.

Alors qu'on avait toutes les raisons d'être avant tout préoccupé par les menaces d'ordre économique, voilà que ce «Rêve générale» donnait sur un autre horizon, sur un autre espace, d'où on allait peut-être pouvoir prendre de la distance. Comme si on commençait à percevoir la possibilité d'un autre lieu, d'où développer une autre critique sur ce qu'on était en train de vivre.

J'y vois beaucoup plus qu'un jeu de mots, plutôt une sorte de brèche qui me paraît loin d'être négligeable, ouvrant peut-être sur ce qui ne trouve justement pas à se formuler. Encore que le système n'ait pas attendu pour gérer la catastrophe et même de sorte à innover dans la manière d'asservir. La gravité de la situation devenant le prétexte pour inciter à une soumission de plus en plus grande.

L'EMPRISE TECHNOLOGIQUE

Vous dites «le système gère la catastrophe». C'est quoi le système ?

C'est la marchandisation de toutes les formes de vie, dont le principe est de se développer infiniment. À cet égard, la crise présentée et vécue comme un état d'exception appelé à perdurer constitue une trop belle occasion pour ne pas ouvrir de nouveaux marchés et, ce faisant, imposer de nouvelles servitudes.

À ce propos, je renvoie au livre *Catastrophisme* de Riesel et Semprun, dont le sous-titre «administration du désastre et soumission durable» montre assez comment la notion de catastrophe est désormais utilisée pour prolonger et aggraver le processus de servitude volontaire déjà bien engagé.

Ce processus de servitude volontaire, vous le faites partir de quand ? Est-ce le lot de tout pouvoir ou y a-t-il quelque chose de particulier qui se serait mis en place au moment de l'instauration du système libéral ?

Non, je ne remonterai pas si loin. Il semble toutefois que l'emprise de la technologie ait eu une importance considérable dans cette affaire. Ce que les penseurs de l'École de Francfort ont repéré dès les années 1960. Et Marcuse a été le premier à voir comment le langage constituait l'instrument-privilegié de l'ordre technologique pour imposer son hégémonie. La conséquence en a été le remodelage de nos façons de penser.

Ainsi aura-t-on pu observer avec quelle vitesse, au cours des années soixante, d'abord les sciences humaines proprement dites, puis la critique littéraire se sont laissées contaminer, pendant que la vie sensible tout entière était en train de devenir l'otage d'une pseudo-technicité, sans laquelle, jusqu'à aujourd'hui, rien ne peut être tenu pour «sérieux».

Tant et si bien que, faute de pouvoir être dits, sensations et sentiments ont perdu non seulement leur acuité et leur subtilité mais aussi leur force de discernement, sans parler du sens critique qui aurait pu contrer cette avancée de la technicité. Ce dont les intellectuels comme les artistes sont en partie responsables.

Pourquoi dites-vous cela ?

D'abord parce que, du structuralisme au déconstructionnisme, du nouveau roman à l'auto-fiction..., se retrouve une même allégeance à la technicité indissociable d'un même refus du monde sensible, que ce soit pour privilégier la structure, la fonction ou encore la notion de flux, dominant depuis plus d'une vingtaine d'années tous les genres et tous les modes d'expression.

Comme si tout ce qui participait du monde sensible devait être liquidé théoriquement ou symboliquement. En témoigne d'ailleurs la collusion grandissante du pouvoir culturel et du pouvoir politique, renforcée par le système de subventions, de prix, de décorations, qui n'aura pas peu contribué à cet effondrement critique.

Alors qu'avant, la culture avait précisément cette fonction de maintenir le sensible vivant dans la société ?

Sans doute plus qu'aujourd'hui, quand il n'y avait pas de politique culturelle proprement dite et quand leur seule sensibilité a conduit nombre d'artistes à s'opposer spontanément au cours des choses. À l'inverse, de plus en plus rares sont aujourd'hui ceux qui disent «Non», simplement «Non» à ce qu'on leur propose. La plupart acceptent tout... les académies, les prix, les sinécures... Et on arrive à l'actuelle môme de la subversion subventionnée !

Revenons à la disparition des processus fondamentaux de pensées, à commencer par celui du lien de cause à effet...

C'est bien ce qui caractérise l'emprise technologique, cette impossibilité de se projeter au-delà de ce qu'on fait. Comme si le fait d'appuyer sur un bouton déchargeait de toute responsabilité. Un des premiers qui en a été alarmé, c'est Günther Anders à propos de la bombe atomique. Constatant que «nous sommes plus petits que ce que nous faisons», au point de ne pouvoir ni voir ni prévoir, il relie cette cécité à un manque d'imagination. Telle une panne sensible qui entraînerait l'impossibilité de se représenter ce qu'on est en train de faire.

Est-ce que cela veut dire qu'il faut sortir du monde de la technique ?

Tel qu'il se présente aujourd'hui, sûrement. Et, à cet égard, le plus inquiétant me paraît la prise de contrôle du domaine sensible qui se poursuit à travers les différentes politiques culturelles comme à travers les innombrables processus de marchandisation culturelle. Les unes et les autres servant essentiellement à neutraliser toute forme de négation, pour instaurer un règne de l'insignifiance généralisée dont seul importe le continuuel renouvellement.

LE SARKOZISME COMME EFFRONDREMENT DU LANGAGE

Le phénomène que vous décrivez provoque-t-il une atteinte anthropologique ?

Oui, on le voit très bien quand on lit non seulement les manuels de management mais aussi n'importe quel magazine féminin ou masculin. On y perçoit la nouvelle image d'un individu qui dans le fond n'est plus un individu, mais un être connecté, d'autant plus valorisé qu'il se montre inapte à tout attachement réel et, au contraire, apte à se lier à des êtres aussi interchangeables qu'il l'est lui-même. Sa facilité de passer de l'un à l'autre serait sa qualité première, tel un être, toujours en ligne, toujours branché. Jamais individu n'aura été si manipulable, faute d'ancrage passionnel.

C'est cela les ressources humaines finalement...

C'est cela le principe de ressources humaines se constituant désormais autant durant les loisirs que durant le travail. D'où l'importance des politiques culturelles permettant d'aller beaucoup plus loin dans le façonnement et le formatage des êtres. Cela est si vrai que l'entreprise cherche de plus en plus à abolir la frontière entre le public et le privé, provoquant une érotisation diffuse, de sorte que la rentabilité s'améliore.

Et cela vaut pour la société toute entière. L'abolition du secret, l'effacement de l'intimité au profit d'un exhibitionnisme calqué sur les modèles people rendent compte de la misère programmée d'une sexualité à travers laquelle l'interchangeabilité des êtres s'impose désormais en nouveau mode de gestion des ressources humaines.

Comment en sort-on ? Par exemple vous, comment faites-vous ?

Je n'ai ni conseil ni recette à donner, mais je pense qu'il est temps de dire «Non». Chacun le peut, ne serait-ce qu'en prenant un peu de distance, un peu de cette distance qui, seule, permet le discernement, en nous faisant regagner le temps de rêver et de penser.

Est-ce que la période politique actuelle, le sarkozisme, vous paraît particulièrement révélatrice de ce que vous dites ?

Oui justement, c'est l'illustration de tout ça et en particulier de l'effondrement du langage. Quand on écoute Sarkozy, c'est l'évidence. Mais son discours n'est pas caricatural comme on pourrait le croire trop vite. Au contraire, il cristallise tous les malheurs dont le langage est aujourd'hui affecté, l'approximation venant sans cesse alimenter un kitsch culturel, où tout est mêlé, où les citations les plus hétéroclites viennent cacher la grossièreté de pensée.

On peut y remarquer aussi à quel point désormais le langage sert autant à dénier ce qui est qu'à nommer ce qui fait défaut... Et ça aussi, c'est très grave parce que longtemps on a cru pouvoir opposer la parole à l'image. En réalité, tout se passe comme s'il s'agissait d'imposer une appellation contrôlée destinée à authentifier ce qui n'est pas. On se demande à quoi servent les armées de linguistes qu'on a actuellement. Il serait peut-être temps d'analyser quelle catastrophe inédite se propage à travers le langage.

SI LA SERVITUDE EST CONTAGIEUSE, LA LIBERTÉ L'EST TOUT AUTANT

Est-ce qu'il y a une analogie à faire entre le régime communiste par exemple, et le régime dans lequel nous sommes, pour ce qui concerne la manipulation de la langue et des mots ?

Oui, il y a une analogie. On retrouve bien des aspects de ce que Georges Orwell a magistralement évoqué dans 1984 avec la double pensée et le double langage servant

justement à désigner le contraire de ce qui est.

J'ai pourtant l'impression qu'aujourd'hui quelque chose de plus insidieux est en marche, s'affirmant à travers la fausse objectivité dont l'authenticité paraît garantie par ce recours systématique au vocabulaire technique. Presque tout le monde s'y laisse prendre, comme si rien ne pouvait exister sans avoir passé par ce filtre pseudo-scientifique.

S'ensuit un massacre progressif de la vie intérieure, à mesure que celle-ci se trouve de plus en plus manipulée avec des termes complètement inadaptés, tels des instruments de mesure disproportionnés dont la grossièreté ne peut rendre compte de la complexité voire de la fragilité des sensations et des sentiments.

Logiquement, il devrait y avoir des dissidents ici, par exemple...

Oui, d'autant que cette dissidence n'est peut-être pas si difficile à vivre. Encore que la suspicion de la vie sensible ne soit pas l'apanage de notre monde. Malheureusement elle a été et reste tout autant celui de trop de pensées révolutionnaires, celles-ci ayant activement participé à ce désarmement intérieur qui est, à mes yeux, une nouveauté et constitue un des aspects les plus inquiétants de la situation.

Vivons-nous la fin d'une période historique ?

Peut-être, en ce sens que l'ampleur de cette crise et ses effets de dominos, ses réactions en chaîne, auront eu le mérite de susciter, pour la première fois, une suspicion générale de ce monde-là. Et, les catastrophes écologiques aidant, de plus en plus les hommes semblent prendre du recul et commencer à douter des valeurs, des idées que la marchandisation paraissait avoir réussi à imposer. Voilà qui peut donner un peu d'espoir ou du moins empêcher d'être complètement désespéré.

Un appel des appels a été lancé pour regrouper tous les mouvements de protestations. Croyez-vous à la cristallisation des oppositions qui résisterait au système ?

Pourquoi pas ? Reste que j'ai une grande méfiance à l'égard des organisations et que je crois beaucoup plus aux désertions individuelles, voire à la désertion intérieure. D'autant que si la servitude est contagieuse, la liberté l'est tout autant.

Biographie : Annie Le Brun est une écrivaine française née en 1942. Elle a participé au mouvement surréaliste aux côtés notamment d'André Breton.

Entretien avec Annie Le Brun

Annie Le Brun est l'auteur d'essais consacrés au roman gothique (Les Châteaux de la subversion, 1982), à Sade (Soudain un bloc d'abîme, Sade, 1986) ou Roussel (Vingt Mille lieues sous les mots, Raymond Roussel, 1994). On lui doit également une œuvre poétique (dont Annulaire de lune, 1977) et de nombreux textes critiques, souvent très polémiques, touchant à la politique, à la philosophie et aux arts (Appel d'air, 1988 ; De l'inanité de la littérature, 1994 ; Du trop de réalité, 2000).

Histoires littéraires : Quelle a été la découverte ou le contact qui a, pour vous, été révélateur ?

Annie Le Brun : C'est très simple. Vers dix-sept ans, j'étais tellement mal au monde et tellement mal à l'aise devant ce qu'on me proposait... L'histoire connue du « siècle à mains ». Ma seule envie était de ne rien faire d'utile. Aucune profession sérieuse ne me séduisait, et j'étais dans un tel état de révolte contre ce monde qu'il n'était pas question de passer par l'un ou l'autre des chemins qui s'offraient à moi. J'étais dans une sorte d'état de famine, et je lisais tout ce que je pouvais. Ainsi en suis-je arrivée à lire les livres surréalistes, d'abord les livres de Breton

(quand bien même, à ce moment-là, étaient-ils très difficiles à trouver en province, où j'étais). C'est mon frère qui m'a donné Nadja, et j'ai été éblouie. Du coup, j'ai recopié à la main L'Amour fou et l'Anthologie de l'humour noir. Ce qui m'a fascinée, c'est que, si ces livres ne répondaient pas forcément aux questions que je me posais, j'y retrouvais des préoccupations qui me paraissaient essentielles : qu'est-ce que le désir, qu'est-ce que la pensée, comment accepter l'« inacceptable condition humaine », bref comment vivre ?

HL : Cela vous a donc déterminée à quitter la province pour aller à Paris ?

A.L.B. : De toute façon, je voulais partir, ne serait-ce que pour être ailleurs. Le hasard a voulu qu'un de mes amis fasse la connaissance de Breton et me présente à celui-ci lors d'un passage à Saint-Cirq-Lapopie, dans le Lot où il passait ses vacances. J'étais tellement intimidée que je n'ai pratiquement pas ouvert la bouche. Mais était-ce par courtoisie, par gentillesse, Breton m'a dit : « Si vous venez à Paris l'an prochain, faites-moi signe. »

HL : Quand cela se situait-il ?

A.L.B. : C'était durant l'été 1963.

HL : Donc, peu de temps avant la mort de Breton. Cette rencontre, et la personne même de Breton, ont-elles confirmé l'appel que vous ressentiez ?

A.L.B. : Comme je l'ai dit, j'avais été très impressionnée par le personnage, et il était difficile de ne pas l'être. Pourtant, bien que je me sois débrouillée pour venir à Paris, une fois là, je n'ai pas tout de suite fait signe à Breton. Ma révolte tout autant sociale qu'intellectuelle me conduisit d'abord vers une radicalité politique extrêmement vivante dans le Paris de ces années-là et qui, pour un temps, me tint éloignée du Surréalisme. Mais, très vite, je n'ai pu supporter l'occultation systématique du monde sensible qui, dans ces milieux, semblait aller de pair avec la recherche d'une efficacité politique. À l'évidence, ce n'était sûrement pas de ce côté-là que ma famine allait trouver à s'apaiser. Tout d'un coup, je me suis souvenue de l'invite de Breton. Je lui ai écrit et, deux jours après, il me répondait. Aujourd'hui encore, je reste étonnée par cette disponibilité dont Breton a alors fait preuve pour une toute jeune personne.